Marie, Dives-sur- Mer

Souvenirs recueillis le 25/10/2014 par C. Le Callonec

Marie avait 19 ans en 1944, elle habitait dans les cités et travaillait chez une dentiste.

Le 6 juin, je m'en rappelle, j'avais assez la trouille. Il était peut-être 1 heure du matin quand çà a commencé, on y voyait comme en plein jour. Il y avait des planeurs, on les a vus raser les toits des maisons. Quand on a vu cela, on s'est habillés et on est allés dans la cuisine. Il n'y avait pas d'électricité, le courant était déjà coupé, on a mis une bougie sur la table et on attendait… Mon père était absent, il faisait des chantiers à L'Aigle avec mon beau-frère. Plusieurs carreaux étaient cassés. Le bruit était inimaginable, pour dire vrai, on avait tellement la trouille qu'on a empêché notre mère d'ouvrir la porte quand on a entendu un bruit à l'extérieur. C'était peut-être un chien qui avait peur lui aussi. Au matin, il n'y avait pas de traces devant la porte.

Quelques jours après, j'ai vu des bombes tomber dans les Cités blanches. Ce jour-là, j'allais travailler chez la dentiste, c'était l'heure de rentrer, il devait être 11 heures. J'allais ranger les balais dans le garage car on ne pouvait pas les mettre dans les caves qui étaient inondées. J'ai nettement vu les 3 bombes sortir de l'avion et tomber. J'ai cru que c'était chez mes parents qui habitaient dans les Cités blanches mais elles sont tombées rue Saint Éloi. Les obus de marine, ça tombait ! Un jour j'étais allé chez une copine, les obus de marine sifflaient au-dessus de ma tête, je courais parce que j'avais peur, ça claquait autour de moi, je me suis cachée dans un trou. Mon père se moquait de moi, il avait fait la guerre de 14-18 et il savait ce qu'il fallait faire, il m'a dit : « Tu n'as pas besoin d'avoir peur, celui que tu entends, il passe, celui qui te tuera, tu ne l'entendras pas ! »

Je me souviens de la manière dont on vivait pendant l'Occupation : on allait chercher de l'eau à la pompe et il ne fallait pas oublier d'y aller. Pendant certaines heures de la journée, on ne pouvait pas sortir, même pas aller dans le jardin, on devait rester à l'intérieur de la maison. Le dimanche, on sortait quand même, il y avait du cinéma, mais plus aux mêmes heures de la journée, c'était plus tôt. Des fois, en cours de séance, la lumière s'allumait, on nous faisait sortir car les Allemands voulaient la salle. On gardait nos tickets et on pouvait revenir le lendemain pour voir le film. On pouvait quand même aller à la plage à Cabourg, mais il y avait aussi des Allemands. Il y avait un espace délimité devant le casino et on pouvait se baigner, on ne pouvait pas aller ailleurs. Les Allemands étaient là aussi. Quand ils arrivaient, ils se déshabillaient complètement et remettaient leur slip. Nous, on avait des serviettes qui formaient une espèce de cloche avec juste la tête qui dépassait et on se changeait à l'abri des regards !

On devait montrer notre carte d'identité à chaque fois qu'on passait le pont. J'ai gardé la mienne et j'y tiens, elle est en carton. J'avais arrangé la photo à ma façon, car celle qui était dessus ne me plaisait pas…

La nuit on dormait dans la cave. En 1944, elles étaient inondées, les Allemands avaient sabordé les vannes et l'eau montait aux heures de marée. Mon père avait donc fabriqué un faux plancher pour qu'on puisse dormir dans la cave. Pour avoir plus de bois, une voisine était venue et elle dormait chez nous. Le soir, on brûlait des journaux pour éloigner les nuées de moustiques.

Dans mon quartier, un garçon a été arrêté, Maurice Auvray. Il découchait depuis plusieurs jours et quand il est rentré, il a été arrêté. C'était avant le Débarquement. On connaissait très bien Mme Cardelec, elle faisait de la résistance, on le savait. Stanislas Ludwizack était un gentil garçon, il était venu quand notre TSF était en panne et mon père lui avait dit de ne pas trop parler de ça. Je voyais aussi Monsieur Tardy, un résistant, quand il venait à Dives avec sa voiture à cheval, il se rendait chez le boulanger, M. Décultot qui était aussi près du dentiste chez qui je travaillais.

Mi-juillet, on a eu 3 jours pour partir en exode. La commune nous avait donné une petite somme mais pas grand-chose. On ne savait pas où on allait. On est partis à pied vers Annebault. Nous avons fait une halte à Valsemé, car mon oncle y connaissait quelqu'un qui n'aurait pas refusé de nous héberger. Il y avait une *Kommandantur* à Valsemé, et les Allemands sont venus nous dire qu'il fallait partir tout de suite. Nous avons insisté pour ne partir que le lendemain, ils ont dit qu'il fallait être partis avant 7 heures, et ils sont venus vérifier…

Le cousin nous avait donné l'adresse de Blangy, nous sommes donc allés au Mesnil Blangy, on était au château, mais dans les écuries. Les Allemands occupaient le château, ils me semblaient vieux, j'avais 19 ans, et n'ont jamais été désagréables. Ils nous donnaient une boule de pain, en cachette l'un de l'autre. On était mieux nourris à la campagne qu'à la maison ! La châtelaine nous apportait tous les jours du lait et des pommes de terre. Elle nous avait donné le lit à Gounot, un grand musicien qui venait en vacances chez elle. Il y avait un matelas et même un sommier.

Nous sommes rentrés d'exode fin août. Sur la carte d'identité de Marie, il est noté : « *Rentrée 29 Août 44* ».

Après notre retour, j'ai assisté à un accident de deux avions alliés qui se sont télescopés au-dessus de Cabourg. Je revenais de travailler de chez la dentiste. C'étaient des avions alliés à double fuselage qui revenaient vers l'Angleterre. Ils se sont cognés et ça a fait un raffut ! J'ai eu peur, je suis rentrée à la maison, il y avait des débris jusque dans le jardin. Ce jour-là, un espagnol a été tué et le fils Cavalca qui se prénommait Dante, a été grièvement blessé.